

Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 37/1946 (1946)

Artikel: L'éducation féminine et l'oeuvre de Monseigneur Quartenoud à l'Ecole secondaire de jeunes filles de la Ville de Fribourg
Autor: Dupraz, Laure
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'éducation féminine et l'œuvre de Monseigneur Quartenoud à l'École secondaire de jeunes filles de la Ville de Fribourg

Parmi les problèmes dont la discussion rebondit sans cesse, on peut citer celui de l'éducation des jeunes filles, particulièrement au degré secondaire de l'enseignement. Aussi peut-il être intéressant d'examiner l'œuvre d'un pédagogue fribourgeois, Monseigneur Quartenoud, directeur de l'École secondaire de jeunes filles de la Ville de Fribourg de 1889 à 1922. Il marqua cette école du sceau de sa personnalité et la conduisit à un développement réjouissant ¹.

Instituée par la loi du 23 septembre 1848 sur l'Instruction publique pour la préparation des institutrices, ouverte en 1849, cette école vivait, sans histoire, accueillant les élèves que les parents voulaient bien lui confier. Toutes n'avaient pas l'intention d'entrer dans la carrière de l'enseignement, mais un grand nombre venaient y chercher un complément de formation. En 1889, elle comptait 25 élèves régulières, réparties en quatre cours. En 1922, lorsque Mgr Quartenoud renonça à la direction de son école, d'autres obligations qu'il avait assumées au service du pays étant devenues plus lourdes pour lui, l'école comprenait deux sections, la section d'enseignement général avec six classes, offrant la possibilité de préparer le brevet de capacité pour l'enseignement primaire ou un certificat de fin d'études, la section professionnelle avec tous les cours nécessaires pour faire — avec diplôme officiel d'examen — un apprentissage de couturière, de

¹ Pour établir cette étude, nous avons utilisé les comptes rendus (CR) présentés par Mgr Quartenoud à la fin de chaque année scolaire, comptes rendus mis obligeamment à notre disposition par M^{lle} Hug, directrice actuelle de l'École secondaire.

lingère, de modiste ou de cuisinière, et les cours organisés pour les élèves bénévoles désireuses d'acquérir une certaine habileté dans ces activités. 121 élèves étaient inscrites dans la première section, 139 élèves régulières et 84 bénévoles dans la seconde. L'école avec ses 344 élèves avait, en 30 ans, décuplé et au delà son effectif. Si l'on songe que, dans l'intervalle, la population de Fribourg n'avait pas progressé dans une proportion semblable et que l'Ecole supérieure de commerce, le Lycée cantonal féminin s'étaient ouverts, recevant, eux aussi, un certain nombre de jeunes filles, on doit avouer qu'il y a là un résultat numérique fort impressionnant que l'on peut interpréter comme le signe sensible du succès de l'œuvre de Mgr Quartenoud.

Comment expliquer ce succès, sinon par le fait que le Directeur avait discerné très nettement les données du problème qu'il devait résoudre et qu'il y avait apporté une solution adéquate ? En effet, lorsque Mgr Quartenoud entra en fonctions, il se trouva devant la question fort complexe qui s'impose à tout pédagogue qui s'occupe de l'enseignement à donner aux jeunes filles. L'enseignement secondaire doit être la continuation et l'achèvement de l'enseignement réalisé à l'école primaire ; il doit être un enseignement qui s'adresse à la personne tout entière et la met en relations avec la totalité du réel, tout en lui faisant prendre conscience de sa place dans la réalité et des conséquences qui en résultent pour elle — sous cet angle, il est un enseignement de culture, un enseignement « humaniste » au sens étymologique du terme. Mais, dès qu'il s'agit de réalisations pratiques, la question ne tarde pas à se compliquer : le problème de la modalité de l'enseignement se pose. C'est ainsi qu'il est clair que l'enseignement donné à la jeune fille, s'il veut la cultiver vraiment, être pour elle un enrichissement et non une mutilation, doit tenir compte de ses caractères particuliers, du rôle que ses capacités naturelles l'appellent normalement à jouer ; il doit dès lors revêtir une forme propre, en d'autres termes, sans rien perdre de l'équilibre harmonieux, du sens de la mesure qui doivent marquer tout enseignement judicieusement conçu, il faut qu'il soit un enseignement féminin. Et, dernière complication : à l'époque de Mgr Quartenoud déjà, les temps devenant plus difficiles et chaque jeune fille devant plus ou moins songer à l'éventualité de gagner sa vie, l'enseignement féminin ne pouvait plus se contenter d'être simplement un enseignement de culture largement entendue. Il fallait qu'il donnât, outre la préparation à la vie en général, une préparation à la vie quotidienne immédiate, c'est-à-dire une profession. Ce fut le mérite de Mgr Quartenoud d'avoir compris et traduit dans le concret que formation générale et formation professionnelle ne s'opposent pas comme les deux termes d'une antinomie, que la

formation professionnelle, si elle est véritablement formation, est aussi de la personne tout entière car, tout en étant spécialisation, tout en donnant certaines connaissances plus particulières, certaines habiletés spéciales, en mettant en relations plus étroites avec un aspect déterminé du réel, elle doit veiller à ne pas devenir déformation c'est-à-dire unilatéralité appauvrissante, desséchante ; elle doit veiller à ne pas rétrécir l'horizon, mais elle doit fournir un point de vue — au sens de belvédère — d'où l'on peut rejoindre toute la réalité. Ce fut son mérite encore d'avoir compris que l'une et l'autre font appel aux mêmes dispositions fondamentales, car, ainsi que le disait M. Rivaud, « la recherche la plus abstraite et le travail manuel le plus simple exigent les mêmes vertus : la soumission, le respect, la confiance »¹, d'avoir compris que l'un et l'autre intègrent la personne dans son milieu, dans son temps, dans la civilisation pour qu'elle y apporte sa contribution, que l'un et l'autre la mettent en état de réaliser sa destinée humaine : être au service de Dieu et, par là, au service du prochain. Ce fut finalement son mérite d'avoir compris que culture générale et formation professionnelle sont appelées, tout particulièrement dans l'enseignement aux jeunes filles, à se fondre dans une synthèse harmonieuse, à condition d'être l'une et l'autre orientées dans un sens nettement féminin.

Mais on ne résout jamais pleinement un problème que si l'on a saisi l'intérêt vital qu'il présente. Or, Mgr Quartenoud, comme tous ceux qui ne s'arrêtent pas à la surface des choses, voyait un lien très étroit entre le niveau moral d'un pays et la valeur de la femme. Pour lui, « de la foi éclairée de la femme dépendent les fermes croyances d'une nation, de ses qualités morales dérivent les grands dévouements civiques ». ² Les Etats heureux sont ceux « où la femme a su, par ses vertus, se créer, au foyer de la famille et dans la société, une place d'honneur, de dignité et de respect ». ³ La raison de la profondeur et de l'extension de cette influence est simple : la tâche éducative est essentiellement du ressort de la femme. Elle joue dans ce domaine le rôle prépondérant. « L'éducation première, celle qui laisse à l'enfant un signe indélébile — dira Mgr Quartenoud à la suite des grands éducateurs intuitifs et avant que les travaux de Freud et de Adler aient rendu cette notion scientifique — est l'œuvre presque exclusive de la femme ». ⁴ Les générations futures seront ce que les auront faites les femmes d'aujourd'hui. « Le monde peut se passer de génies ; la société ne

¹ RIVAUD A. : *Vers une école nouvelle*, art. dans la *Revue des Deux Mondes* 1^{er} octobre 1940, p. 233.

² CR 1891, p. 7.

³ CR 1896, p. 7.

⁴ CR 1893, p. 5.

peut se passer de bonnes mères de famille ». ¹ De plus, la femme régit l'opinion publique et cela est si vrai, observe finement Mgr Quartenoud, que ceux qui veulent créer de grands courants d'opinion savent qu'ils n'y réussiront qu'à la condition d'avoir l'adhésion au moins tacite des femmes.

Dès lors l'éducation des jeunes filles n'est pas moins importante que celle des jeunes gens, et, en affirmant ce principe qui devrait être de sens commun, Mgr Quartenoud était dans la tradition pédagogique fribourgeoise la meilleure. Le P. Girard, lui aussi, était convaincu que, dans l'œuvre de l'éducation, il faut faire la part aussi belle à la femme qu'à l'homme. Son ami Naville, dans une notice biographique, parue en 1850, écrit : « La Municipalité ne songeait qu'aux garçons, mais le P. Girard ramenait incessamment son attention sur les jeunes filles » ². Pour Mgr Quartenoud, fonder la véritable école pour la femme, celle qui est adaptée à sa psychologie, au milieu qui l'attend, « c'est reprendre et refaire la société en sous-œuvre » ³. Et cette pensée explique toute son œuvre.

Mais comment entendre cette tâche ? Il s'agira pour Mgr Quartenoud de donner à la jeune fille une éducation féminine — cette vérité que notre temps a si grand'peine à retrouver — qui la mette à même d'accomplir sa tâche, de lui donner une formation pratique. Mais Mgr Quartenoud, l'homme du juste milieu, ne comprend pas ce terme dans un sens sèchement utilitariste : il entend dire que cette formation doit mordre en plein sur le réel et s'écarter de tous les excès. Préciser les grandes lignes de cette éducation lui paraissait un problème délicat, il ne voyait pas à cette question de solution définitive car là, plus qu'ailleurs encore, le choix de la culture à donner est difficile. Revenant sur ce qui s'était généralement fait avant lui, il constate que pendant longtemps on se contenta de donner aux jeunes filles qui n'avaient pas à gagner leur vie par un travail manuel, un complément d'instruction comme en recevaient leurs frères. Mais ce plan d'études n'était adapté ni à la jeune fille ni à son milieu : les jeunes filles n'étaient pas formées pour la vie, elles ne savaient « rien de cette science du ménage qui restreint les dépenses et rend les intérieurs aimables » ⁴, rien des problèmes de l'éducation.

Aussi Mgr Quartenoud estime-t-il urgent de cesser d'ignorer les exigences de la vie matérielle et de développer certaines branches d'un usage quotidien. Son bon sens le gardera de toute exagération. Etablir un plan d'études qui rendrait la femme terre-à-terre

¹ CR 1910, p. 15.

² Cit. dans CR 1905, p. 1.

³ CR 1902, p. 7.

⁴ CR 1910, p. 12.

serait un non-sens. Il caricature, non sans humour, celle qui s'enferme dans son ménage. « Il ne faut pas que son activité prenne la forme connue du nettoyage perpétuel, auquel s'ajoute le bouleversement des meubles, la maladie de changer de domestiques, la correction minutieuse des détails de la toilette des enfants et de la sienne propre, les querelles avec les fournisseurs, le marchandage des provisions de légumes »¹. Ce type de femme sans élévation et sans grandeur lui paraissait haïssable.

La femme est éducatrice, a-t-il été dit ; or les défauts sans cesse croissants de leurs enfants sont le témoignage de l'incapacité de beaucoup de mères. Mgr Quartenoud tire la conclusion : il faut augmenter la culture de la femme pour augmenter son autorité dans la famille, la rendre capable de prolonger sur ses enfants, sur ses fils devenus grands « cette influence qui implante les principes et établit les traditions », pour la mettre en état de jouer ce que Mgr Dévaud appellera son rôle de messagère de civilisation et d'accomplir la tâche de salut social qui peut être la sienne, lorsque, à ses qualités naturelles de bonté et de piété s'ajoutent « la maturité de l'esprit, la maîtrise de la parfaite raison qui gouverne la vie ».² La femme ne doit pas vivre dans l'insuffisance de la pensée : il faut lui donner « de solides convictions parce que... elle prend sa part de la vie intellectuelle de son époque ».³ Mais cette instruction ne doit pas être une science de bas bleu, cet autre type de femme haïssable. L'idéal de Mgr Quartenoud pourrait s'énoncer : pas de femme bas bleu, pas de femme pot-au-feu, mais des femmes qui soigneront leur intérieur parce qu'elles auront une vie intérieure.

Dès lors, « le grand art serait de conduire la jeunesse féminine à une instruction générale plus solide et plus étendue, tout en ne lui inspirant aucun dégoût des soins matériels qui occupent nécessairement une partie de l'existence de la femme dans la famille. Il faudrait qu'elles restassent dans leur intérieur, tout en vivant davantage par l'intelligence. »⁴ Pratiquer cet art n'est pas chose facile : le but à atteindre est clair ; mais, dans la pratique, il s'agit de fondre dans une synthèse harmonieuse des éléments fort disparates au premier chef. « Cultiver les intelligences en évitant de faire de détestables intellectuelles ; donner des connaissances utiles pour faire aller un ménage, en ne se laissant pas croupir dans le terre-à-terre de la vie ; faire aimer les besognes humbles tout en donnant aux esprits un aliment supérieur ; habituer les jeunes filles à penser par elles-mêmes, à ne pas accepter

¹ CR 1900, p. 6.

² CR 1908, p. 10.

³ CR 1903, p. 9.

⁴ CR 1896, p. 6.

les jugements tout faits ; découvrir à leurs yeux les horizons de la science... ce ne sont pas là des difficultés aisées à résoudre, étant données la mobilité du tempérament féminin et sa propension aux choses extrêmes »¹.

Quelles seront donc les réalisations concrètes des sages idées du directeur ?

Mgr Quartenoud se gardera de l'écueil qu'il a signalé lui-même, penser, selon une théorie chère aux anarchistes, que, pour progresser, il faut d'abord bouleverser en s'inquiétant peu de ce qui pourra être construit sur les ruines accumulées des systèmes et des méthodes. Le programme de fond demeure au début celui qu'il a trouvé : le programme des examens du brevet. Il fallait le compléter, créer les cours qui permettraient aux jeunes filles d'achever leur formation, faire enseigner pour celles qui ne voulaient pas devenir institutrices et qui devraient, si elles ne se mariaient pas, se créer une situation, les branches dont la connaissance leur permettrait d'être les employées exactes, consciencieuses dont l'administration, le commerce ont besoin.

A l'arrivée de Mgr Quartenoud à l'Ecole secondaire, mis à part les travaux manuels, les branches ménagères n'étaient guère représentées dans le programme. Aussi, est-ce dans ce domaine que les réalisations vont se précipiter, faisant entrer Fribourg au premier rang dans un mouvement qui se dessinait alors en Suisse. L'année scolaire 1890-1891 voit s'ouvrir le cours de cuisine ; c'est le tour du cours de coupe et du cours de repassage en 1891-1892 et, l'année suivante, celui du cours de modes. Le cours de lingerie se confond avec celui qui est donné aux élèves régulières. Mais ces cours, en marge du programme, plus ou moins surnuméraires, ne satisfaisaient pas pleinement Mgr Quartenoud. La préparation à un examen leur donnerait plus de valeur à tous points de vue. Ne pouvaient-ils fournir aux jeunes filles un sérieux gagne-pain ? Toutes les démarches nécessaires seront entreprises pour en faire des cours professionnels, avec diplôme officiel d'apprentissage après le temps voulu. En 1894, la modification du cours de coupe est opérée ; en mai 1897, les premières apprenties passent leurs examens. 1901 voit se créer le cours de lingerie professionnel, en avril 1904, les premières apprenties obtiennent leur diplôme. Le rapport de 1905 mentionne l'ouverture du cours de cuisine professionnel et annonce avec une certaine fierté que c'est la seule institution de ce genre en Suisse. Le rapport de 1907 cite les noms des premières cuisinières diplômées officiellement. A plusieurs reprises, il est question de l'organisation professionnelle du cours de modes, elle est chose faite en 1907 et la statistique de 1910

¹ CR 1910, p. 13.

rend compte des premiers examens des apprenties. La même année, s'ouvre l'École des maîtresses de cuisine et si l'on songe que, à côté de ces cours réguliers, se donnent différents cours rapides, organisés de façon diverse quant à la durée, quant à l'horaire, de manière à répondre à des nécessités variées, on se représente la besogne fournie par celui qui a la charge de tout diriger et qui porte la responsabilité financière. Mgr Quartenoud, volontiers silencieux sur tout ce qui touche à sa personne, avoue tout de même avoir connu « le calvaire des démarches » en vue d'équilibrer le budget. Sans trêve, Mgr Quartenoud remaniera, perfectionnera l'organisation des cours : leur forme n'est pas établie une fois pour toutes. Ils doivent correspondre à des besoins réels. Une école est là pour les élèves, elle doit s'adapter aux circonstances.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que la mise en train de la section professionnelle absorbait toute l'activité du directeur. L'enseignement ménager doit trouver sa place officielle dans la section qui, à l'arrivée de Mgr Quartenoud, constituait à elle seule l'École secondaire. Il s'agira donc d'obtenir la modification du programme du brevet. Le rapport de 1895 annonce que le directeur de l'Instruction publique a examiné cette transformation qui entraînera divers changements pour l'école. Mgr Quartenoud les énumère. « L'économie domestique et l'hygiène (l'hygiène avait d'ailleurs déjà été introduite en 1891) seront enseignées, dès le premier cours, pendant trois ans. (Cet enseignement comprenait des notions de puériculture.) Le nombre des leçons d'ouvrage manuel est augmenté au I^{er} et au II^e cours, pour permettre d'apprendre en deux ans ce qui faisait l'objet de trois années d'études. Les élèves du III^e et du IV^e cours auront trois heures de coupe et de confection de robes. Un après-midi sera également consacré à la cuisine comme branche obligatoire pour le III^e et le IV^e cours. Ces adjonctions ne pouvaient se faire sans qu'on diminuât d'un autre côté le nombre des heures d'enseignement général. Mais qu'on se tranquillise : la suppression a atteint principalement des nomenclatures fastidieuses ou des exigences que la raison condamne... Les élèves ne passeront pas en classe plus de temps qu'auparavant et elles bénéficieront d'un enseignement plus pratique. »¹ Cette transformation ne fut d'ailleurs pas immédiatement du goût de tout le monde. En 1905, Mgr Quartenoud fait savoir que des parents ont demandé qu'on sacrifiât des branches pratiques pour donner plus d'heures à certaines branches d'intérêt général, mais, dans la conviction qu'il a d'avoir raison, Mgr Quartenoud déclare imperturbablement : « Nous sommes encou-

¹ CR 1895, p. 4.

ragés à maintenir l'organisation présente par les bons résultats qu'elle donne ». ¹ La pénétration de l'enseignement ménager dans le programme d'enseignement général fut ce qui imprima à l'école sa marque typique ; ce caractère d'enseignement particulièrement adapté aux jeunes filles sera l'originalité de l'Ecole secondaire. Aussi, dans son rapport de 1909, Mgr Quartenoud, remerciant les autorités de ce que leur appui et leur bienveillance lui ont permis de construire, déclare-t-il que Fribourg a réalisé « ce qu'on appelle encore ailleurs *l'école de l'avenir* ». ² Il avait créé, en effet, une institution où les jeunes filles pouvaient apprendre un métier nettement féminin tout en se cultivant selon un programme systématiquement organisé et où celles qui ne se destinaient pas à une profession manuelle avaient tout de même l'occasion, grâce à l'introduction de l'enseignement ménager dans la section d'enseignement général, d'acquérir ces connaissances et ces habiletés que réclame toute vie féminine. L'avenir devait montrer combien Mgr Quartenoud avait vu juste puisque, aujourd'hui, il n'est guère d'école permettant l'accès à une profession féminine, école sociale, école d'infirmières, école de nurses, etc., qui n'exige au nombre des conditions d'admission un certificat de connaissances ménagères.

Mgr Quartenoud souhaitait, avec un complet désintéressement d'ailleurs, car il ne recherchait pas le nombre d'élèves pour le nombre d'élèves, que le plus de jeunes filles possible puissent bénéficier d'un tel enseignement. C'est pourquoi, à travers tout le premier quart du siècle de l'enfant, le Directeur de l'école défendit le droit de la jeune fille à une instruction complète ou à l'apprentissage d'un métier contre les parents intéressés ou égoïstes qui considèrent leur fille comme un gagne-pain, comme une aide dans le ménage, ou contre ceux qui, trop faibles, ne savent pas résister aux caprices de leurs enfants. Sans répit, il insiste sur le fait que les parents doivent avoir une conscience suffisante de leurs devoirs envers leurs enfants pour ne pas entraver, sous prétexte de services à rendre à la maison, la régularité de la fréquentation scolaire, pour leur laisser chaque jour le temps nécessaire à leurs tâches à domicile et ne pas avoir habituellement recours à eux pour d'autres besognes : aide dans le commerce, ou travaux dans le ménage. Il recommande que, à moins d'une nécessité impérieuse, inéluctable, on ne retire pas de l'école les élèves dès qu'elles ont atteint l'âge légal d'émancipation et qu'on ne les jette pas immédiatement dans la vie pratique. « Cela s'appelle, pour quelques-uns, assurer l'avenir des enfants ; mais non, c'est le compromettre ou le déformer » ³.

¹ CR 1905, p. 5.

² CR 1909, p. 6.

³ CR 1918, p. 5.

Mais tout en créant le cadre approprié dans lequel pourrait se donner cette culture à la fois féminine et professionnelle, Mgr Quartenoud était pleinement convaincu, et avec raison, que le succès de son œuvre dépendait en grande partie de la manière dont l'instruction et l'éducation seraient données aux élèves, instruction et éducation que le Directeur ne dissociait pas.

Il s'agissait tout d'abord d'établir une juste proportion entre ce qu'une jeune fille doit savoir et ce qu'on lui enseigne, en veillant à ne pas la surmener, alors que son âge et sa santé demandent des ménagements. Langue maternelle, histoire, arithmétique doivent donner un certain nombre de connaissances immédiates et nécessaires, mais « ces branches doivent apprendre à réfléchir, fortifier le raisonnement, conduire à la maturité d'esprit, comme tout ce qui se dit en sciences naturelles dans une Ecole secondaire a pour but de développer la faculté d'observation ». ¹ Il faut donner le temps d'assimiler ces connaissances. L'année scolaire 1900-1901 verra s'ajouter une cinquième classe afin que les élèves puissent faire du travail plus personnel et sortir plus mûres de l'école. Parmi les branches à enseigner, Mgr Quartenoud accordera une importance capitale à la pédagogie, à la lecture des textes des grands écrivains. La pédagogie tout d'abord. « Ah ! que ce mot de pédagogie est lourd et déplaisant, et combien il est regrettable que pour un aliment si sain on ait trouvé un nom si indigeste ! » ² Il réfute les préjugés qui ont cours à son sujet ; la pédagogie est loin de n'être qu'une science bourrée d'ennuyeux conseils sur ce que le maître doit dire à ses élèves et sur les moyens à employer pour dissiper l'ignorance des gamins de sept ans ; elle est bien davantage : elle est « la science de l'éducation » nécessaire à la femme qui doit élever les enfants à un âge où ils sont susceptibles de se laisser façonner, et à qui voudrait prétendre que l'art de former des caractères ne s'apprend pas dans les livres, Mgr Quartenoud demandera où il s'apprend, puisqu'il y en a tant qui ne le connaissent pas. S'imaginer que l'expérience acquise par la pratique immédiate suppléera à tout est une illusion dangereuse. Cette expérience peut être cruelle, irréparable : dès lors des notions claires, nettes, raisonnées seraient éminemment utiles pour la diriger. L'étude du français, elle aussi, est une excellente discipline intellectuelle à condition qu'on y diminue la part de la mémoire. Il faut délester cet enseignement du fatras des préceptes littéraires, des notices biographiques trop poussées, des jugements stéréotypés pour augmenter la part où interviennent la raison, le jugement, la culture acquise. Mgr Quartenoud reviendra souvent

¹ CR 1894, p. 5.

² CR 1899, p. 4.

sur la nécessité de lutter contre la tendance, commune à beaucoup d'enfants, à n'user que de la mémoire, mais, un jour, à propos de ses plus jeunes élèves, il a une remarque très perspicace, un pressentiment de ce que les psychologues contemporains enseigneront : comprendre quelque chose pour l'enfant de cet âge n'est pas nécessairement savoir l'énoncer clairement ; se mouvoir sur le plan verbal est une difficulté qui n'est pas si facilement résolue. Mgr Quartenoud écrira : « On n'est pas capable à treize, quatorze ans, de s'exprimer sans hésitation et, pour paraître savoir très bien, on ne peut se contenter de comprendre ; il faut encore apprendre par cœur ». ¹ Toutefois, il fera travailler la mémoire : il faudra, pour enrichir l'imagination, lui confier de beaux textes dont la récitation fera l'objet de nombreux exercices : l'art de bien dire avait toutes les prédilections du Directeur. Les exercices de rédaction ont, pour lui, une valeur éminente. Ils apprennent à réfléchir, à examiner, à préciser les idées. « C'est la composition qui est la pierre de touche de la maturité de l'esprit... Une seule page sur un sujet qui n'est pas de pure imagination permet de juger du développement intellectuel de son auteur ». ² Il faut, à son avis, s'attacher très spécialement à l'analyse des grands auteurs, car c'est en lisant ceux qui ont écrit la langue de façon classique qu'on arrive à la posséder. Cette étude est d'une importance primordiale pour la génération actuelle qui, avec l'éparpillement du savoir, la tendance à faire prédominer ce qui est tangible, matériel, immédiat, utile, a perdu le souci de s'exprimer correctement. Mgr Quartenoud insiste sur la nécessité d'acquérir une orthographe correcte, mais il met en garde contre les exercices de dictée qui font écrire un texte sans que les mots qui risquent d'être l'occasion de fautes aient été étudiés auparavant. La dictée n'est qu'un moyen de contrôle : il faut indiquer l'orthographe du mot inconnu au moment où l'élève est saisi par le terme, avant que l'hésitation se produise en lui et afin que sa mémoire en garde le souvenir graphique.

Tout l'enseignement doit sans cesse se renouveler : il ne faut pas se figer dans la routine. Ici encore Mgr Quartenoud sera l'homme du juste milieu. Il ne faut pas introduire une branche nouvelle par simple engouement, pour suivre la mode, il faut être certain que cet enseignement a un sens pour le développement harmonieux et pour l'avenir des jeunes filles. C'est ainsi que dès 1889, les élèves peuvent suivre des leçons d'anglais. Au programme de l'année scolaire 1891-1892, figurent des exercices de gymnastique, à celui de l'année 1907-1908, une heure d'histoire naturelle

¹ CR 1890, p. 4.

² CR 1909, p. 8.

au deuxième cours ; le Directeur déclare ultérieurement que cet enseignement doit servir de préparation aux leçons d'économie domestique. A partir de 1903, les leçons de physique se donneront au Collège Saint-Michel de façon à suppléer au manque d'instruments et d'appareils à l'école. L'année scolaire 1913-1914 voit s'ouvrir une classe à l'usage des jeunes filles de langue allemande qui veulent apprendre le français. Mgr Quartenoud eut aussi le projet d'ouvrir une classe dont l'enseignement serait donné en langue allemande pour épargner aux jeunes filles de condition modeste un séjour à l'étranger. Mais ce projet ne put se réaliser. Lorsque l'administration s'ouvrit plus largement aux jeunes filles, ainsi que les bureaux d'affaires, de commerce, l'école développa ses cours de sténographie et de dactylographie. En 1921-1922, une section se créa à côté de la section pédagogique proprement dite pour que les élèves qui ne désirent pas obtenir leur brevet d'institutrice puissent suivre tout de même un programme suffisamment complet et subir un examen qui leur donne droit à un diplôme de fin d'études.

Les professeurs doivent se tenir au courant des innovations méthodologiques, mais la pondération de Mgr Quartenoud fait qu'il ne se laisse pas éblouir par elles. Dans ce domaine, dira-t-il, le progrès se réalise plutôt en spirale ; « on a cru faire beaucoup de chemin et l'on n'est que très peu au-dessus du point de l'étape précédente ». ¹ En 1913, l'enseignement de la géographie est modifié : il s'inspire de la nouvelle méthode en usage à l'Université. On définit, décrit, explique les paysages, au double point de vue physique et humain, nous apprend le Directeur, mais il va sans dire que cet enseignement ne doit vouloir ni tout donner, ni tout expliquer. Mgr Quartenoud met en garde contre le danger qui consiste à simplement transporter au degré moyen les enseignements reçus à l'Université. Il faut que le professeur « s'adapte au développement intellectuel des jeunes auditrices et qu'il se limite à ce que leur âge leur permet d'assimiler » ², en d'autres termes, faire *de l'école sur mesure*. Très tôt, dans l'année scolaire 1898-1899, la méthode directe fut introduite pour l'étude de l'allemand. L'enseignement des professeurs doit être caractérisé par sa clarté : il doit être parfaitement compris. Mais ce n'est pas assez, et Mgr Quartenoud qui, par ailleurs, n'hésite pas à affirmer qu'une certaine austérité est de mise dans une école de jeunes filles, se servant, dans son rapport de 1910, du même qualificatif que Claparède avait employé dans les premières éditions de sa *Psychologie de l'enfant* pour désigner une saine éducation, déclarera qu'il

¹ CR 1910, p. 5.

² CR 1913, p. 9.

faut rendre la classe *attrayante*. Il montrait qu'il avait, lui aussi, saisi le sens profond de ce terme qui signifie plus qu'amusement, plaisir, mais qui signifie surtout appel à tout l'être de l'élève pour qu'il travaille de toute son âme. C'est pourquoi il conseille de faire intervenir la perception visuelle le plus possible, de faire agir chaque fois qu'on le peut. « De Xénophon, chez les anciens, jusqu'à Fénelon au XVII^e siècle, on n'a jamais manqué d'expliquer, dans les livres, comment la femme devait être la reine de la maison... Les plus sages dissertations de Fénelon et de M^{me} de Genlis n'ont pas plus formé des ménagères que les stratégestes en chambre n'ont gagné de batailles, et il a fallu, après Fénelon, trois siècles avant qu'on arrivât à cette idée très simple que, pour former une ménagère, il n'y a qu'à lui faire mettre la main à la pâte, au lieu de se contenter de lui demander de réciter des chapitres d'économie domestique ». ¹ Lorsqu'on aura ajouté que, selon Mgr Quartenoud, « l'art d'enseigner, c'est de savoir provoquer et maintenir l'application d'esprit dans toute la collectivité, par l'intérêt des choses dites, le tour de l'explication, le charme de la voix, la variété du ton, la vie qu'on insuffle à la matière qu'on expose, le talent qu'on a de surveiller d'un coup d'œil tout son auditoire, afin que personne n'y puisse succomber à la tentation de se distraire » ², on aura dit du même coup que l'esprit de l'école active régnait à l'Ecole secondaire à une heure où le mot n'existait pas encore pour la chose !

Mais si le Directeur veillait à ce que l'instruction fût soignée, il avait au plus haut point le souci de la formation morale des élèves. « Le programme, tout le programme, rien que le programme, ce sera peut-être l'ambition du professeur, mais le parfait professeur n'est qu'une machine inintelligente, s'il n'est doublé d'un éducateur ». ³ « Instruire en élevant, élever en instruisant, telle est notre formule. » ⁴

Comment donner cette formation morale ? L'éducation, avant tout, est l'œuvre de la famille. L'école n'a pas à assumer toutes les responsabilités. Lorsque parents et maîtres s'entendent, il est difficile de résister à tant de bonnes volontés combinées. Mgr Quartenoud proteste énergiquement contre cette tendance de la famille qui, sous couleur de confiance, mais en réalité par faiblesse et négligence, abandonne à l'école toute l'éducation des élèves. Le système éducatif où famille et école interviennent, est le meilleur. « Les élèves qui arrivent le matin en classe... ne sont pas exclusivement à leurs études ; elles ont un lot des préoccupations

¹ CR 1912, p. 11.

² CR 1913, p. 6.

³ CR 1895, p. 2.

⁴ CR 1895, p. 3.

de leurs parents ; cela « trempe leur caractère »¹ et les prépare à l'apprentissage de la vie. « L'école donne une formation générale qui n'envisage que la collectivité ; la famille doit donner la culture personnelle qui se dirige d'après le tempérament, les vices et les qualités ». ² Il serait certes souhaitable que la famille fût mieux préparée à sa tâche et mieux au courant des lois de « l'hygiène morale ». Et Mgr Quartenoud de souhaiter en 1908 des cours d'éducation à l'usage des grandes personnes.

Les avis, les conseils des maîtresses concourent sans doute à cette formation morale, mais l'influence de leur manière d'être et d'agir a aussi son importance. Mgr Quartenoud, lui aussi, estimera qu'on enseigne plus par ce que l'on est que par ce que l'on dit. Il souligne le pouvoir des compagnes de classe ; il observe que dans tous les établissements d'instruction on se plaît à signaler certaines classes particulièrement brillantes ; les professeurs demeurant les mêmes, c'est donc que les élèves qui les composaient se sont la plupart du temps formés les uns les autres. Il faudrait faire aussi que l'ambiance générale soit favorable à l'éducation : « l'éducation, c'est ce que l'enfant respire dans l'atmosphère morale où il est placé, le langage involontaire et même inconscient des parents et de l'entourage, les paroles que les grandes personnes disent devant lui, le plus souvent sans y prendre garde »³. (Les classiques de la *Milieupädagogik* ne s'exprimeraient pas autrement.) L'éducateur doit créer le milieu d'éclosion des sentiments généreux : Decroly ne refuserait pas la formule.

La faiblesse des parents ne doit pas non plus se faire l'alliée du refus de l'effort chez la jeune fille. Trop d'entre elles qui en auraient la possibilité n'ont pas assez de courage pour couronner par des examens des études qui leur organiseraient une tête bien faite. Leurs parents les autorisent à aborder des études commerciales ou littéraires, puis, au bout de quelques mois, leur permettent de ne suivre qu'une ou deux branches à leur fantaisie, ceci à leur grand détriment. Elles s'habituent à capituler devant la moindre difficulté et seront plus tard des personnes sans caractère.

La discipline de l'école doit contribuer à cette formation morale. Mgr Quartenoud la voulait stricte, vigilante. Il fallait pourchasser impitoyablement la dissipation, l'étourderie et les négligences impardonnables, notamment ces fautes d'orthographe, toujours les mêmes, qui révèlent un désordre de l'esprit. Pour lui, une cer-

¹ CR 1914, p. 9.

² CR 1910, p. 14.

³ CR 1912, p. 14.

taine austérité est d'ailleurs nécessaire. Il ne faut pas trop s'attendrir sur de légères privations que les jeunes filles ont à subir. Il faut savoir refuser, car rien ne les gâte comme de ne jamais leur résister. Il faut surtout ne pas leur accorder des divertissements et des plaisirs qui ne sont pas de leur âge. Mgr Quartenoud, avant même que la psychologie de l'enfant l'eût établi, voyait le danger qu'il y a à brûler les étapes dans le développement du jeune ; il estimait, lui aussi, que chaque âge doit être vécu pleinement, à son heure, si l'on veut que l'évolution se fasse normalement. Il ne fallait rien précipiter artificiellement. Ainsi, en 1919, on supprimera les rangs d'ordre afin d'empêcher une émulation de mauvais aloi. Il faut accorder les joies simples, celles qui épanouissent, il faut apprendre à aimer la nature, à en comprendre les grandioses beautés et, dans son rapport de 1904 — il n'était pas question d'insigne sportif alors —, Mgr Quartenoud demandait qu'on enduret la jeunesse à la marche et à la fatigue. Aussi, plus d'une fois, les courses d'école eurent-elles pour but une sommité voisine de Fribourg.

Quels seront les traits caractéristiques de cette formation morale ? Mgr Quartenoud voulait ses élèves énergiques, courageuses, ennemies de la futilité, de la frivolité, laborieuses, capables de faire face dans les difficultés. Cette énergie devait trouver son expression dans la douceur, la bonté, le dévouement, la bienveillance, dans cette forme aimable et souriante du courage qu'est souvent la bonne humeur, la gaieté. Il n'admettait pas qu'elles s'apitoient sur leur sort, elles devaient savoir vieillir « sans se regretter elles-mêmes ». Il leur voulait des intérêts sérieux, blâmant la curiosité indiscreète qui porte sur les personnes et dénote un esprit étroit et mesquin, leur souhaitant cette curiosité utile qui porte sur les choses et annonce l'élévation des pensées. Mais la vertu qu'il prônera le plus, c'est la simplicité : savoir être soi-même, ne pas déguiser ses pensées, ni ses paroles, ni ses actions. La simplicité, voilà le but à atteindre : simplicité de parure, simplicité de manières. Il aura ce mot splendide : « Mesdemoiselles, élevez-vous jusqu'à la simplicité. » Il enseignera à ses élèves à ne pas trop attendre de la vie : « La vie est une auberge espagnole : on n'y trouve que ce qu'on y apporte. »¹ « Ici-bas, chacun est, plus qu'on ne pense, l'artisan de son propre bonheur ». ² La destinée ne leur accordera pas tout ce qu'elles désirent, l'heure de la désillusion doit les trouver prêtes : aussi une piété vraie, solide, profonde, sans contrainte, qui les aidera à faire fleurir la résignation, doit-elle les distinguer, cette piété qui leur fera trouver la conso-

¹ CR 1901, p. 9.

² CR 1899, p. 10.

lation véritable dans l'amour de Dieu. La femme doit être celle qui pense aux autres et, dès 1905, l'éveil du sens social deviendra un des thèmes favoris des rapports de fin d'année. Sans cesse, Mgr Quartenoud rappelle à ses élèves qu'elles auront des devoirs envers leurs sœurs moins fortunées, ne serait-ce tout d'abord que de respecter leur pauvreté, de ne pas éveiller leur envie par un luxe insolent et tapageur, qu'elles auront le devoir de maintenir la dignité et la simplicité de la femme. Elles devront aider celles que la vie a moins favorisées qu'elles, entrer en contact avec elles pour leur donner le goût des vertus domestiques, les encourager, les soutenir dans leurs difficultés.

Mais cette formation, le Directeur avait conscience qu'elle doit se réaliser dans un sujet concret. Les nombreuses remarques que, dans les comptes rendus de l'école, il fait sur ses élèves, et que Spranger, Ch. Bühler et Debesse ne désavoueraient pas, suffisent à le prouver. Il constate, en 1906, que la première classe n'a guère profité des leçons ; conclusion : ces élèves n'avaient pas la maturité d'esprit nécessaire pour suivre l'École secondaire. Avec elles, il aurait fallu faire surtout des leçons de choses, tout comme à l'école primaire. (Nous dirions, nous, elles sont en plein stade des intérêts objectifs et cela reviendrait au même !) Il les connaît instables, ces adolescentes, d'une mobilité déconcertante, d'une susceptibilité exagérée, sensibles à l'excès, avec la manie de faire de l'impression du moment la mesure du juste et de l'injuste, se portant dans leurs sentiments aux extrêmes les plus opposés « comme l'aiguille affolée d'une boussole ». ¹ Il les voit en pleine phase d'opposition, se laissant aller au premier mouvement pour le justifier par de mauvaises raisons et persister avec entêtement dans une voie que, intimement, elles jugent regrettable. Il les sait rêveuses aussi, quelque peu vaniteuses, désireuses de plaire. Mais, tout cela, Mgr Quartenoud ne le prend pas au tragique. Il sait qu'il faut laisser le temps au temps. Il est certain que, ces jeunes filles étant encadrées comme elles le sont, ayant pour la plupart la discipline d'un examen en vue, dans l'atmosphère de joie, de confiance, d'entrain, de bonté, de patience, de bienveillance que, aidé de son corps professoral, il entretient à l'école, la crise passera, se dénouera heureusement. Il sait que lorsque la porte de l'école se fermera définitivement sur les grandes élèves qui vont entrer dans la vie, elles affronteront l'existence avec calme, sérieux, sérénité, qu'elles seront des femmes de devoir là où les circonstances — disons la Providence — les attendent.

Mgr Quartenoud avait raison de croire en son œuvre. Son sens de l'équilibre, de la synthèse, de la mesure, ses possibilités d'adapt-

¹ CR 1897, p. 3.

tation, sa prudence avaient permis à son esprit essentiellement novateur de donner aux constantes de l'éducation féminine, lorsque cela était nécessaire et sans jamais se laisser emporter par les seuls emballements de la mode, des formes nouvelles appropriées au temps et au lieu. Il fut, comme le P. Girard, comme M. Horner, comme Mgr Jaccoud, recteur du Collège Saint-Michel, comme Mgr Dévaud, un de ces pédagogues fribourgeois dont la théorie et la pratique sont si parfaitement marquées au coin de la sagesse et du bon sens. Bref, Mgr Quartenoud fut l'un de ces pédagogues qui — parfois parce qu'ils ne se rallient pas d'emblée à tous les enthousiasmes du moment — peuvent, à certains esprits inconsidérément avancés, sembler d'arrière-garde, mais qui, en réalité, sont pleinement d'avant-garde car, restant sans cesse à l'écoute des besoins de leur temps tout en ne perdant jamais de vue ce qui est de toujours, ils impriment aux œuvres qu'ils créent un caractère de pérennité.

Fribourg.

LAURE DUPRAZ.
